

LIVRE I, CHAPITRE XXX

Des Cannibales.

Quand le Roi Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut reconnu l'ordonnance de l'armée que les Romains lui envoyaient au devant; je ne sais, dit-il, quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelaient ainsi toutes les nations étrangères) mais la disposition de cette armée que je vois, n'est aucunement barbare. Autant en dirent - 354 - les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur pays ; et Philippus voyant d'un tertre, l'ordre et distribution du camp Romain, en son Royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voilà comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les faut juger par la voie de la raison, non par la voix commune.

J'ai eu longtemps avec moi un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde, qui a été découvert en notre siècle, en l'endroit où Villegagnon¹ prit terre, qu'il surnomma la France Antarctique. Cette découverte d'un pays infini, semble de grande considération. Je ne sais si je me puis répondre, qu'il ne s'en fasse à l'avenir quelque autre, tant de personnages plus grands que nous ayons été trompés en celle-ci. J'ai peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité, que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais nous n'entreignons que du vent.

[...]

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage.

¹ Nicolas Durand de Villegagnon est un explorateur français qui a fondé une éphémère colonie française au Brésil nommée France Antarctique, qui occupa la baie de Guanabara, à Rio de Janeiro, de 1555 à 1720.

Comme de vrai nous n'avons d'autre point de vue sur la vérité et sur la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, le parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits que la nature de soi et de son progrès ordinaire a produits ; là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies, et plus utiles et naturelles, vertus et propriétés ; lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, les accommodant au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant – 360 – la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût même excellente à l'envie des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture: ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons complètement étouffée. Ainsi est-ce que partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

*Et veniunt hederæ sponte sua melius,
Surgit et in solis formosior arbutus antris,
Et volucres nulla dulcius arte canunt.*²

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage: ni non plus la texture de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art. Les plus grandes et plus belles par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites par la dernière.

² *Et les lierres poussent d'eux-mêmes plus magnifiquement,
Et le houx, au soleil ou à l'ombre, s'élève plus beau,
Et les oiseaux chantent sans art plus doux.*

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres. Mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois déplaisir que leur connaissance n'en soit pas venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplait que Lycurgus et Platon ne l'aient eue, car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes ; mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience ; ni n'ont pu croire que notre société se pût maintenir avec si peu d'artifice, et de soudure humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic : nulle connaissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat ni de supériorité politique, nul usage de service, de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats, nulles successions, nuls partages ; nulles occupations, qu'oisives ; nul respect de parenté, que commun ; nuls vêtements, nulle agriculture, nul métal, nul usage de vin ou de blé. Les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la **détraction**, le pardon, inouïes. Combien trouverait-il – 362 – la république qu'il a imaginée, éloignée de cette perfection ?

*Hos natura modos primùm dedit.*³

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très plaisante, et bien tempérée ; de façon qu'à ce que m'ont dit mes témoins, il est rare d'y voir un homme malade ; et m'ont assuré, n'y avoir vu aucun tremblant, **chassieux**, édenté, ou courbé de

vieillesse. Ils sont **assis** le long de la mer, et fermés du côté de la terre, de grandes et hautes montagnes, ayant entre-deux, cent lieues ou environ d'étendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs, qui n'ont aucune ressemblance aux nôtres ; et les mangent sans autre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoi qu'il les eût pratiqués à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreur en cette **assiette**, qu'ils le tuèrent à coups de trait, avant que le pouvoir reconnaître. Leurs bâtiments sont fort longs, et capables de deux ou trois cents âmes, étoffés d'écorce de grands arbres, tenant à terre par un bout, et se soutenant et appuyant l'un contre l'autre par le faite, à la mode d'aucune de nos granges, dont la couverture pend jusqu'à terre, et sert de flanc. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent et en font leurs épées, et des grils à cuire leur viande. Leurs lits sont d'un tissu de coton, suspendus contre le toit, comme ceux de nos navires, à chacun le sien ; car les femmes couchent à part des maris. Ils se lèvent avec le Soleil, et mangent soudain après s'être levés, pour toute la journée ; car ils ne font autre repas que celui-là. Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dit, de quelques autres peuples d'Orient, qui buvaient hors du manger ; ils boivent à plusieurs fois sur jour, et d'autant. Leur breuvage est fait de quelque racine et est de la couleur de nos vins clairs. Ils ne le boivent que tiède. Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours ; il a le goût un peu piquant, nullement fumeux, salubre à l'estomac, et laxatif à ceux qui ne l'ont accoutumé : c'est une boisson très agréable à qui y est introduit. Au lieu du pain ils usent d'une certaine matière blanche, comme du coriandre confit. J'en ai tâté, le goût en est doux et un peu fade. Toute la journée se passe à danser. Les plus jeunes vont à la chasse des bêtes, **à tout** des arcs. Une partie des

situés

état

avec seulement

³ C'est la nature qui a d'abord donné ces modes.

le fait de dire
du mal des
autres

aux yeux
remplis de
saletés

femmes s'amuse⁴nt cependant à chauffer leur breuvage, qui est leur principal office.

Il y a quelqu'un des vieillards, qui le matin avant qu'ils se mettent à manger, prêche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à autre, et redisant une même clause à plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il ait achevé le tour, car ce sont des bâtiments qui ont bien cent pas de longueur ; il ne leur recommande que deux choses : la vaillance – 364 – contre les ennemis et l'amitié à leurs femmes. Et ils ne **faillent** jamais de remarquer cette obligation, pour leur refrain, que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiède et assaisonnée. Il se voit en plusieurs lieux, et entre autres chez moi, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs épées, et brasselets de bois, de quoi ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soutiennent la cadence en leur danse. Ils sont rasés de partout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasoir que de bois, ou de pierre. Ils croient les âmes éternelles et celles qui ont bien mérité des Dieux être logées à l'endroit du ciel où le Soleil se lève ; les maudites, du côté de l'Occident.

Ils ont je ne sais quels Prêtres et Prophètes, qui se présentent bien rarement au peuple, ayant leur demeure aux montagnes. A leur arrivée, il se fait une grande fête et assemblée solennelle de plusieurs villages ; chaque grange, comme je l'ai décrite, fait un village, et sont environ à une lieue française l'une de l'autre. Ce Prophète parle à eux en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir ; mais toute leur science éthique ne contient que ces deux articles de la résolution à la guerre et de l'affection à leurs femmes. Celui-ci leur prognostique les choses à venir, et les événements qu'ils doivent espérer de leurs entreprises ; cela les achemine ou détourne de la guerre, **mais c'est par tel si que où il**

faut à bien deviner⁴, et s'il leur advient autrement qu'il ne leur a prédit, il est haché en mille pièces, s'ils l'attrapent, et condamné pour faux Prophète. A cette cause celui qui s'est une fois méconté, on ne le voit plus. C'est don de Dieu, que la divination : voilà pourquoi ce devrait être une imposture punissable d'en abuser. [...]

Ils ont leurs guerres contre les nations, qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tout nus, n'ayant d'autres armes que des arcs ou des épées de bois, appointées par un bout, à la mode des langues de nos épieus. C'est chose merveilleuse que la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion – 366 – de sang ; car de fuites et d'effroi, ils ne savent pas ce que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités, dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître fait une grande assemblée de ses connaissances. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, éloigné de quelques pas, de peur d'en être offensé, et donne au plus cher de ses amis, l'autre bras à tenir de même ; et eux deux en présence de toute l'assemblée l'assomment à coups d'épée. Cela fait, ils le rôti⁵s⁶sent, et en mangent en commun, et en envoient des **lopins** à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes, c'est pour représenter une extrême vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayant aperçu que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient; qui était, de les enterrer jusqu'à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de trait, et les pendre après: ils pensèrent que ces gens ici de l'autre monde

⁴ = mais c'est par un message si confus qu'il faut en deviner le sens

(comme ceux qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice) ne prenaient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, dont ils commencèrent de quitter leur façon ancienne, pour suivre celle-ci. Je ne suis pas **marri** que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais oui bien de quoi jugeant à point de leurs fautes, nous soyons si aveuglés aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par **géhennes**, un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens, et aux **porceaux** (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous prétexte de piété et de religion) que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé.

Chrysippus et Zénon chefs de la secte Stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir de notre **charogne**, à quoi que ce fût, pour notre besoin, et d'en tirer de la nourriture: comme nos ancêtres étant assiégés par César en la ville d'Alesia⁵, se résolurent de soutenir la faim de ce siège par les corps des vieillards, des femmes, et autres personnes inutiles au combat.

*Vascones, fama est, alimentis talibus usi
Produxere animas.*⁶

Et les médecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte – 368 – d'usage, pour notre santé; soit pour l'appliquer au dedans,

⁵ Alésia est la ville fortifiée où la coalition de peuples gaulois menée par Vercingétorix a connu sa défaite finale dans la guerre des Gaules menée par l'armée romaine de Jules César en 52 av. J.-C.

ou au dehors. Mais il ne se trouva jamais aucune opinion si déréglée qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

[...]

Pour revenir à notre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent, pour tout ce qu'on leur fait, qu'**au rebours** pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaie, ils pressent leurs maîtres de se hâter de les mettre en cette épreuve, ils les défient, les énervent, leur reprochent leur lâcheté, et le nombre des batailles perdues contre les leurs. J'ai une chanson faite par un prisonnier où il y a ce trait: Qu'ils viennent hardiment tous, et s'assemblent pour dîner de lui, car ils mangeront **quant et quant** leurs pères et leurs aïeux, qui ont servi d'aliment et de nourriture à son corps: ces muscles, dit-il, cette chair et ces veines, ce sont les vôtres, pauvre fous que vous êtes; vous ne reconnaissez pas que la substance des membres de vos ancêtres s'y tient encore; savourez-les bien, vous y trouverez le goût de votre propre chair; invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourants, et qui représentent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier, crachant au visage de ceux qui le tuent, et leur faisant la **moue**. De vrai ils ne cessent jusqu'au dernier soupir de les braver et défier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voilà des hommes bien sauvages, car ou il faut qu'ils le soient bien **à bon escient**, ou que nous le soyons; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nôtre.

⁶ On dit que les Basques se nourrissaient exclusivement de ce genre d'aliments.

[...]

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos, et à leur bonheur, la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée (bien misérables de s'être laissés **piper** au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel, pour venir voir le nôtre) furent à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était: le Roi parla à eux longtemps, on leur fit voir notre façon, notre **pompe**, la forme d'une belle ville ; après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri, mais j'en ai encore deux en mémoire.

Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde) se soumissent à obéir à un enfant⁷, et qu'on ne choisissait plutôt – 376 – quelqu'un d'entre eux pour commander. Secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes, moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice qu'ils ne prissent les autres à la gorge ou missent le feu à leurs maisons. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps, mais j'avais un **truchement** qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer rien qui vaille.

⁷ Charles IX est devenu roi de France à 10 ans (et sa mère Catherine de Medicis sera régente) en 1560 à la mort de son père et le sera jusqu'à sa mort à 24 ans.

Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens, car c'était un Capitaine, et nos matelots le nommaient Roi, il me dit, que c'était marcher le premier à la guerre: De combien d'hommes il était suivi; il me montra un espace de lieue, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes. Si hors la guerre toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela, que quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il put passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal: mais quoi ? ils ne portent point de **haut de chausses**.

partie du vêtement de l'homme de la Renaissance qui va de la ceinture jusqu'aux genoux



Illustration des *Singularités de la France Antarctique*
André Thévet, 1557